

Des racines et des ailes, Téléràma, Marie-Anne Kleiber, October 2025

Gros plan

DES RACINES ET DES AILES

Célèbre dans son pays natal, Emma Reyes, peintre colombienne, reste méconnue en France, où elle a vécu. On la redécouvre aujourd'hui.

Une courge bombée se prélassait sur la toile, entourée de feuilles en forme de langues voraces. Plus loin, une fleur étourdissante s'épanouit si pleinement que le cadre du tableau ne suffit pas à la contenir. Ces œuvres de la Franco-Colombienne Emma Reyes (1919-2003) sont visibles à la galerie Crèveœur, qui en présente une quinzaine dans le 20^e, après une première série proposée rue de Beaune (7^e), à la rentrée. L'artiste n'avait pas été exposée dans la capitale depuis 1991. Ses peintures parfois naïves, très organiques, réalisées entre 1949 et 1997, sont sillonnées de traits qui les animent. « Avec ses portraits en gros plan de fleurs, comme avec ses figures humaines noyées dans la végétation, elle montre que l'homme n'est pas au-dessus de la nature mais en symbiose, et qu'il y a un nécessaire compagnonnage entre les espèces », souligne Stéphanie Cottin, présidente de l'Association Emma Reyes et nièce de la peintre.

Depuis trois, quatre ans, certaines de ces créations retrouvent les cimaises (une a été montrée à la Biennale de Venise en 2024). Emma Reyes reste cependant méconnue en France, alors qu'elle est célèbre dans son pays natal, mais pour le récit picaresque de sa jeunesse : *Lettres de mon enfance* a connu le succès en Amérique latine. Des missives écrites de 1969 à 1997, parues en 2012 et traduites en 2017 en français. L'artiste, née d'une mère autochtone et d'un père inconnu, y raconte, sans pathos, sa vie de fille métisse, abandonnée et recueillie dans un couvent, dont elle s'échappera à 18 ans. Elle y apprend la broderie et se révèle la plus douée de l'atelier. « Ce sont ces fils que l'on retrouve sous forme de lignes dans ses peintures. Ils remplissent l'espace, et elle les courbe pour créer du volume », décrit Stéphanie Cottin. La suite de son parcours (non écrite) est aussi haute en couleur : elle a traversé l'Amérique latine pendant trois ans. De la Colombie jusqu'en Argentine ; en auto-stop, en bus, à pied. Sur sa route, elle travaille comme vendeuse, gardienne de vaches, chapelière...

En 1945, à Buenos Aires, elle décide qu'elle sera peintre en entrant dans une galerie d'art exposant l'Argentin Raúl Soldi (1905-1994). Puis elle vit en



Uruguay, et dans la jungle du Paraguay, avec son premier mari, sculpteur. Ce séjour dans une nature luxuriante, auprès de populations indiennes opprimées, la marque et se retrouve dans son œuvre. Fuyant la guerre civile, elle retourne en Argentine en 1947. Grâce à une bourse, elle part étudier à Paris, intègre l'académie d'André Lhote. Puis séjourne à Washington, au Mexique (elle est assistante de Diego Rivera) et s'installe à Rome en 1954 avec le peintre futuriste Enrico Prampolini.

Revenue en France six ans plus tard, elle se marie avec un médecin de Périgueux rencontré des années plus tôt, sur un bateau transatlantique. « Sa vie est dingue, résume Stéphanie Cottin, mais, partout, elle a toujours peint, du matin au soir. Elle a cherché à rattacher son art à ses racines colombiennes, tout en restant fidèle au format occidental du tableau. Celui, comme elle disait, de la "peinture qu'on accroche au mur", » Et qui l'avait éblouie, pour la vie, à la vingtaine. — Marie-Anne Kleiber | « Natureza muerta resucitando », d'Emma Reyes | Jusqu'au 29 nov. | Mar.-ven. 10h-18h, sam. 11h-19h | Galerie Crèveœur, 9, rue des Cascades, 20^e | Entrée libre.

Sans titre, 1984. L'artiste s'attache à célébrer dans ses peintures la flore luxuriante de son pays.

1924

Est abandonnée par sa mère à l'âge de 5 ans sur le quai d'une gare.

1937

Fuit le couvent où elle a grandi.

1945

Commence la peinture en autodidacte.

2023

Exposition au Mamco, à Lausanne.

2025

Des toiles d'Emma Reyes dans l'exposition « Pollen », au CAPC (Bordeaux), jusqu'au 31 janvier 2027.